

Les réseaux épistolaires de Marceline Desbordes-Valmore

Pierre-Jacques Lamblin, Christine Planté

Cet article a été publié sous une forme légèrement différente dans *Le Magasin du XIX^e siècle* n° 10, 2020 consacré aux « Réseaux » (dossier présenté par Julien Schuh), dans la rubrique « Le XIX^e siècle intime » sous la responsabilité de Brigitte Diaz.

Nous le reproduisons ici avec l'aimable autorisation de la Société des Études romantiques et dix-neuviémistes (SERD) que nous remercions.

Marceline Desbordes-Valmore épistolière.

Marceline Desbordes-Valmore (1786-1859) a laissé une importante correspondance¹, écrite à la fois par goût et par force, en partie imposée par ce qu'elle-même appelait parfois son *errance* et pour résister aux séparations qu'elle imposait.

Avant de devenir poète et prosatrice, Marceline Desbordes a été actrice pendant une vingtaine d'années (1803-1823). Après son mariage en 1817 avec le comédien Prosper Valmore avec qui elle a trois enfants, elle se trouve chargée de famille, devant faire face à de multiples obligations, souvent confrontée à des difficultés matérielles et à la maladie de ses proches. Aussi décrit-elle parfois l'écriture des lettres comme une corvée dévorante et infinie.

Ayant quitté le domicile familial à l'âge de dix ans emmenée par sa mère, presque sans éducation scolaire, elle est au départ ignorante des conventions sociales et épistolaires. C'est à travers le théâtre où elle est entrée enfant, et à travers les rencontres qu'il lui a permises qu'elle acquiert peu à peu une culture d'autodidacte, ainsi qu'une maîtrise des codes – qu'elle-même jugera toujours insuffisante. Ses lettres montrent cependant un réel talent dans l'art de garder les liens vivants à distance, de ménager ou toucher les destinataires – et dans celui d'insister quand il le fallait. Tout en respectant les convenances et en se pliant aux attitudes de modestie et de soumission alors attendues des femmes, elle sait trouver de belles libertés de formulation. Elle écrit, presque toujours, au fil de la plume, pressée par le temps quand elle doit remettre la lettre à un intermédiaire² qui la fera parvenir, hantée par le désir de se rendre proche de ceux qu'elle aime, parfois pleine de verve quand elle se sent en confiance.

Baudelaire louera « la perpétuelle trouvaille » que contiennent ses poèmes, en disant qu'elle y « trace des merveilles avec l'insouciance qui préside aux billets destinés à la boîte aux lettres³. » On peut douter que ses poèmes aient toujours été écrits dans une telle insouciance, mais on trouve à coup sûr des *merveilles* dans ses lettres souvent longues, quand elles sont destinées aux êtres les plus chers, *merveilles* mêlées aux mille contraintes et soucis du quotidien.

Mesures de la correspondance

Si l'ensemble des lettres conservées est sans commune mesure avec la monumentale correspondance de George Sand, il impressionne par sa quantité, surtout quand on sait dans quelles conditions a vécu Marceline Desbordes-Valmore. La correspondance compte à ce jour

¹ Son édition est en cours : Marceline Desbordes-Valmore, *Correspondance générale*, à paraître chez Garnier, sous la direction de Christine Planté., avec la participation de Delphine Mantiennne, Pierre-Jacques Lamblin, Élodie Saliceto.

² Une « occasion ».

³ Charles Baudelaire, « Marceline Desbordes-Valmore », *Réflexions sur quelques-uns de mes contemporains*, dans *Œuvres complètes*, Gallimard, Pléiade, t. II, 1976, p.146.

environ 1800 lettres autographes connues, écrites entre 1811 et 1857 à plus de 300 destinataires identifiés⁴. Manquent malheureusement les correspondances amoureuses, notamment les lettres de Marceline Desbordes-Valmore à Hyacinthe de Latouche qui fut son amant, mais aussi son mentor littéraire en 1820-1821, généralement considéré comme le plus fréquent destinataire de ses poèmes d'amour. Les lettres à son mari ont en revanche été conservées⁵, dont le nombre s'explique par les engagements théâtraux de Prosper Valmore qui lui ont à plusieurs reprises imposé à de vivre loin de sa femme et ses enfants.

La plus grande partie des lettres conservées se trouve à la bibliothèque Marceline Desbordes-Valmore de la ville de Douai, à laquelle son fils Hippolyte a légué de nombreux documents et manuscrits – non sans avoir opéré un tri préalable. Aussi cette réunion de documents, qui apparaît d'abord comme une aubaine pour les chercheurs, peut aussi s'avérer un piège et il faut, lorsque l'on consulte ce fonds, garder en mémoire les intentions pieuses qui ont présidé à sa constitution et pèsent encore à distance sur l'image ainsi forgée de la poète. Pour le fils comme pour le mari, il s'agissait de transmettre un héritage littéraire qu'ils chérissaient, mais aussi de célébrer une femme qu'ils voulaient en tous points digne d'admiration. Les 3000 copies de lettres faites par Hippolyte, dont les originaux ont parfois disparu ou ne sont pas toujours localisables, ont souvent été annotées de sa main dans la perspective d'un projet éditorial qui n'a pas abouti de son vivant. Les biographes et éditeurs qui sont venus y puiser⁶ ont donc rencontré là une figure féminine exemplaire, modelée selon les exigences morales de son temps... ce qui a pu contribuer à décourager les curieux d'époques plus tardive, et notamment les sympathies féministes. Il importe aujourd'hui de comprendre que l'image des relations familiales et amicales qu'on saisit à travers les lettres conservées de Marceline Desbordes-Valmore, tout comme la vision que donnent celles-ci des différents réseaux entretenus ou construits par correspondance est incomplète – et par là partiellement inexacte.

En l'état, cette correspondance frappe aussi par sa diversité. Géographique d'abord : les lettres permettent de maintenir les liens malgré les déménagements qui ont vu les Valmore s'installer à Bruxelles, Paris, Lyon, Bordeaux, Rouen. Déracinée depuis l'enfance, la poète reste profondément attachée à Douai, sa ville natale, où son père, puis son frère finissent leurs jours, mais où elle-même n'est revenue, au cours de toute une assez longue vie, que pour trois brefs séjours. Elle garde des contacts privilégiés avec des proches et des artistes originaires du Nord, qu'ils y soient ou non demeurés, ainsi avec son oncle le peintre Constant Desbordes (1761- 1828), ou son cousin le sculpteur Théophile Bra (1797-1863) ; mais aussi avec des notables (Hippolyte-Romain Duthilloëul, Samuel-Henri Berthoud) ou des hommes politiques (Nicolas Martin du Nord) à qui elle n'hésite pas à faire appel pour des appuis en diverses circonstances. Elle publie volontiers dans des périodiques locaux comme *Le Mémorial de la Scarpe*. Elle est aussi liée à la ville de Rouen où elle a joué avec succès, vécu quelques années de bonheur avant Bruxelles et sa rencontre avec Valmore, et près de laquelle demeurent ses

⁴ Demeure un certain nombre de destinataires non identifiés, et une quantité importante de lettres difficiles ou impossibles à dater.

⁵ Partiellement éditée sous le titre *Lettres de Marceline Desbordes-Valmore à Prosper Valmore*, Préface et notes d'Auguste Boyer d'Agen, Paris, La Sirène, 2 vol., 1924. L'ouvrage, qui comporte des erreurs et des omissions, donne aussi un grand nombre de lettres à son amie Pauline Duchambge.

⁶ Dans *Correspondance intime de Marceline Desbordes-Valmore*, Alphonse Lemerre, 1896, 2 vol., Benjamin Rivière privilégie le cercle familial et les amis proches ; dans *Lettres inédites (1812-1857), recueillies et annotées par son fils Hippolyte Valmore*, Préface d'Auguste Boyer d'Agen (notes d'Arthur Pougin), Société des éditions Louis Michaud, 1911, Boyer d'Agen et Pougin donnent un choix prélevé dans le travail du fils.

deux sœurs. Elle garde de fortes amitiés à Bordeaux, qu'elle aime, et à Lyon, qu'elle n'aime pas mais où elle a habité à trois reprises. Quand elle vit en province, elle essaie de ne pas se couper de la vie parisienne dont elle goûte les échanges littéraires et artistiques, alors que son mari préfère fuir la capitale, mais à Paris, elle reste fidèle aux affections provinciales. La publication de ses *Lettres inédites* a mis en lumière deux longues amitiés aussi fidèles que désintéressées de près de trente ans, et qui ont existé principalement – et même pour la seconde presque exclusivement – par correspondance. L'une avec Jean-Baptiste Gergerès, magistrat et érudit bordelais, l'autre avec Frédéric Lepeyre, secrétaire général de la ville de Marseille, qui lui avait envoyé des vers sans la connaître. On n'a de leurs lettres que les copies d'Hippolyte, à une exception près.

Quels réseaux ?

Dans ce massif où il n'est pas toujours facile d'identifier les correspondants, se dessinent des réseaux multiples entre lesquels on constate (ou l'on suppose) des intersections parfois inattendues.

Le premier cercle, familial, tourne autour de la famille Desbordes, dont les membres n'ont guère réussi dans la vie ; puis autour du couple que la poète forme avec Prosper Valmore, acteur comme elle, puis régisseur, et de leurs trois enfants. Les échanges y sont souvent dominés par l'inquiétude pour la santé des proches (les deux filles de Marceline Desbordes-Valmore sont mortes dans ses bras de la tuberculose, Inès en 1846, Ondine en 1853). Les médecins peuvent y jouer un rôle important : le docteur Alibert, Veyne, Dessaix, mais aussi François-Vincent Raspail et son fils Camille.

Un cercle plus large intègre des proches des différentes villes, ainsi que toutes celles et ceux qui interviennent dans l'éducation des enfants – par exemple quand Hippolyte, l'aîné, part en pension à Grenoble.

Vient ensuite tout ce qui concerne la vie professionnelle et sociale, avec d'innombrables lettres visant à négocier un engagement pour Prosper Valmore, dont la carrière théâtrale connaît de nombreux déboires, ou à assurer l'avenir des enfants. L'indolent Hippolyte n'obtient le baccalauréat, puis un emploi de surnuméraire au ministère de l'Instruction publique que grâce aux relations de sa mère. Parmi les appuis alors sollicités, on trouve Mme Récamier, Victor Hugo, Marie d'Agoult, ou encore le ministre Salvandy. L'indépendante Ondine, jeune fille douée, attirée par la littérature et la vie intellectuelle, se dérobe à l'influence maternelle et se tourne vers l'enseignement. Elle travaille à la pension Bascans à Chaillot, où elle côtoie la fille de George Sand, celle de Flora Tristan, ainsi que Pauline Roland. On la voit jouer un rôle actif dans l'œuvre éducative de la Deuxième République à destination des femmes.

Dans les démarches par lettres, comme dans celles dont les lettres rendent compte, se mêlent relations familiales et amicales. Marceline Desbordes-Valmore apparaît peu en femme de lettres professionnelle, même si sont conservés des échanges, plus ou moins importants, avec des éditeurs comme Gervais Charpentier, Léon Boitel, François Dumont ou Edouard Charton. Mais elle se montre généralement plus occupée des autres que d'elle-même et, surtout dans son âge mûr, multiplie les démarches en faveur non seulement de sa propre famille toujours désargentée, mais aussi d'amis ou de relations qu'elle cherche à aider face à des difficultés de toutes sortes. Elle excelle d'autant plus dans l'art de la sollicitation épistolaire que la demande qu'elle présente est dénuée d'intérêt personnel. On la

voit ainsi en 1840 déployer une énergie considérable pour la défense d'un jeune homme qui a été condamné à cinq ans de bague pour cambriolage ou faux en écriture⁷, et qui semble surtout soupçonné de sympathies républicaines et blanquistes. Le récit qu'elle rapporte alors de ses démarches à des proches fait intervenir Lamartine, Victor Augier, Romagnesi, le « maître des requêtes » Ernest Desclozeaux... Après l'obtention d'une grâce, elle continue à solliciter la générosité de tous côtés, y compris celle de Sainte-Beuve, pour constituer au gracié qui reste interdit de séjour un pécule lui permettant de s'expatrier « aux colonies ».

Parmi ses correspondants, se rencontrent ainsi des figures célèbres comme Balzac, Dumas père ou Sainte-Beuve, et de parfaits inconnus ; des intimes de toujours et des personnages publics. Ils appartiennent à toutes les sensibilités politiques : le chansonnier Béranger côtoie le très royaliste comte de Peyronnet, ancien ministre de l'Intérieur ; Antoine de Latour, écrivain et précepteur du fils du roi, le savant républicain philanthrope François-Vincent Raspail. Mais il semble clair que la poète garde le cœur du côté du peuple et de la République. Le monde du théâtre est bien représenté, mais aussi celui des arts visuels. Marceline Desbordes-Valmore est liée à la peinture travers son oncle Constant Desbordes, mais aussi à travers son fils Hippolyte qui fréquente un temps les ateliers de Delacroix et de Delaroche, tandis que sa fille Ondine apprend plus brièvement le dessin auprès d'Hortense Haudebourt-Lescot. Plusieurs artistes ont fait son portrait, des peintres, le sculpteur David d'Angers, le photographe Nadar.

Les relations féminines occupent une place très importante, avec de fortes amitiés qui durent toute une vie, ou des élans de solidarité plus limités dans le temps, notamment envers des femmes qu'elle juge malheureuses ou victimes d'injustices – ainsi pour Louise Crombach, ou Louise Colet. Marceline Desbordes-Valmore a été en contact épisodique ou durable avec des femmes de lettres de notoriétés, de générations et de sensibilités très différentes : Sophie Gay, Adélaïde Dufrénoy, Amable Tastu, Marie Ménessier-Nodier, Mélanie Waldor, George Sand, Flora Tristan, Sophie Ulliac-Trémadeure, Louise Colet, Marie Pape-Carpantier, Marie d'Agoult... Plus réguliers apparaissent ses liens avec des comédiennes de premier plan comme Mlle George ou Mlle Mars, et surtout avec la cantatrice Caroline Branchu (à laquelle on a 175 lettres conservées) et la musicienne Pauline Duchambge. Celle-ci, qui a mis beaucoup de ses poèmes en musique, lui demeure d'ailleurs étroitement associée dans l'esprit – et dans l'oreille – des contemporains.

Une passeuse entre des mondes différents

De l'impossibilité de séparer dans cette correspondance vie publique et vie privée, monde des femmes et monde des hommes, vies familiale, amicale, artistique ou intellectuelle – qu'on retrouve dans les épigraphes des *Pleurs* –, on donnera trois exemples.

Le premier, qui révèle des solidarités inattendues entre femmes *a priori* éloignées, se trouve dans les relations entre Marceline Desbordes-Valmore et Juliette Récamier⁸, où les lettres ont joué un rôle considérable à toutes les étapes. Cette longue histoire commence en 1825. À l'initiative de Hyacinthe de Latouche et du peintre Constant Desbordes, dont Latouche fréquente l'atelier, Mme Récamier obtient pour Marceline Desbordes-Valmore une pension royale et la convainc, non sans peine, de l'accepter. Restés longtemps distants, leurs

⁷ Les notes d'Hippolyte Valmore à ce sujet ne sont pas claires.

⁸ Pour un exposé plus détaillé : Christine Planté, Madame Récamier et Marceline Desbordes-Valmore. Relations féminines autour de l'Abbaye-aux-Bois », dans *Juliette Récamier dans les arts et la littérature*, Delphine Gleizes et Sarga Moussa dir., Hermann, 2011, p. 57-79.

rapports se resserrent quand Marceline Desbordes-Valmore se rend à l'Abbaye au Bois, sans doute introduite par la poète Amable Tastu. Elle y fait la connaissance de Louise Colet avec qui elle se lie et qu'elle va soutenir au moment où celle-ci quitte le domicile conjugal. Après la mort de Juliette Récamier, qui à la fin de sa vie s'est intéressée au sort des enfants Valmore, Louise Colet entreprend de publier les lettres que Juliette Récamier avait reçues de Benjamin Constant. Les époux Lenormant qui contestent la légitimité de cette publication, lui intentent alors un procès dans lequel Marceline Desbordes-Valmore se voit citée – y compris à travers ses lettres – par les deux parties : les Lenormant et leur avocat Gustave Chaix d'Est-Ange, Louise Colet défendue par Jacques Langlais. Ce républicain très modéré ne gagne pas le procès... mais il épousera en 1851 Ondine, la fille aînée des Valmore.

Le deuxième exemple appartient au monde du théâtre. Dans une lettre du 21 février 1834⁹ à son mari, alors déjà installé à Lyon où il est engagé, Marceline Desbordes-Valmore lui rapporte l'activité qu'elle déploie à Paris pour le faire entrer à la Comédie-Française. On est impressionné par la liste des soutiens mobilisés : Alexandre Dumas, qui a des ambitions directoriales ; Harel, directeur du Théâtre de la Porte-Saint-Martin ; Cavé, directeur de la Division des Beaux-Arts au ministère de l'Intérieur... Parmi les opposants (ou supposés tels), A.F. Jouslin (de la Salle), directeur-gérant de la Comédie-Française, soupçonné de vouloir complaire au ministre de l'Intérieur. Les intermédiaires politiques sollicités ou susceptibles de l'être sont Antoine-Gabriel Jars, député du Rhône rallié à Louis-Philippe et admirateur de Marceline de longue date ; et Adolphe Thiers alors ministre du commerce et des travaux publics. Souvent approché par Marceline Desbordes-Valmore, il lui fait beaucoup de promesses – qu'il tient peu. Apparaissent aussi le docteur Jean-Louis Alibert, médecin des célébrités et premier mentor littéraire et médecin de la jeune actrice qu'elle fut ; et Victor Hugo, vu comme tout occupé à faire entrer « Mlle Juliette » [Drouet] à la Comédie-Française. Une seule femme est mentionnée, l'influente Mademoiselle George, censée intriguer avec Harel en faveur de Prosper Valmore. Tout ceci – qui ne peut évidemment se confier par écrit qu'à un très proche – en vain, et Marceline doit bientôt rejoindre Prosper à Lyon. Elle y arrive pour assister à la deuxième insurrection des Canuts et à sa répression, qu'elle dénoncera dans des vers remarquables, en témoin révolté et solidaire des insurgés

Le troisième exemple mêle amour, amitié, famille et histoire littéraire. Sainte-Beuve, qui n'a comme critique célèbre qu'assez tard le talent poétique de Marceline Desbordes-Valmore (en 1833, alors que le premier recueil a paru en 1819) est ensuite devenu un ami, un confident et un proche de la famille Valmore. Il courtise un temps Ondine, au point qu'un mariage semble se profiler – mais sans aboutir. Lié également à Hyacinthe de Latouche, Sainte-Beuve connaît en partie le secret des amours de celui-ci avec Marceline Desbordes-Valmore. Sans doute sait-il aussi que Latouche pense être le père d'Ondine, et il assiste d'assez près à la rupture qu'impose Marceline Desbordes-Valmore en 1839, lorsque Latouche qui cherche à resserrer les liens et qu'elle veut désormais le tenir par tous les moyens éloigné de sa famille, et surtout d'Ondine. Et pourtant Sainte-Beuve ose, après la mort de Latouche, demander par lettre à Marceline Desbordes-Valmore un témoignage amical et littéraire – qu'elle accepte, après une hésitation, de livrer, au mépris de toute pudeur conventionnelle, en une lettre¹⁰ émue, magnifique de générosité et d'intelligence – dont le critique ne fait pas état dans l'article nécrologique publié. Cette lettre reste, avec le témoignage de Sand, l'une des plus belles pages écrites sur Hyacinthe de Latouche.

⁹ Lettre autographe Ms 1479-53, BMDV, Douai.

¹⁰ Voir cette lettre reproduite et présentée par Xavier Lang dans *J'écris pourtant, Bulletin de la Société des études Marceline Desbordes-Valmore* n° 2, 2018, p. 47-55.

Vous avez dit réseau ?

Mais s'agit-il là encore de *réseaux* ? On notera que Desbordes-Valmore emploie volontiers le mot dans ses poèmes, mais pas du tout dans le sens où il est employé ici. Le mot – toujours au singulier – y désigne une toile, un filet... un piège aussi qui, malgré sa légèreté emprisonne et limite la liberté.